

Myriam
ANISSIMOV

**VIE ET MORT DE
SAMUEL ROZOWSKI**

roman

DENOËL

**Vie et mort
de Samuel Rozowski**

DU MÊME AUTEUR

- Comment va Rachel ?*, Denoël, 1973
Le Resquise, Denoël, 1975
Rue de nuit, Julliard, 1977
L'Homme rouge des Tuileries, Julliard, 1979
Le Marida, Julliard, 1982. Coll. Points/Seuil, n° P798
Le Bal des puces, Julliard, 1985
La Soie et les Cendres, Payot, 1989.
Coll. Folio/Gallimard, 1991
Dans la plus stricte intimité, L'Olivier, 1992.
Coll. Points/Seuil, n° P509
Primo Levi ou la Tragédie d'un optimiste, Lattès, 1996.
Le Livre de Poche, 1999
Sa Majesté la Mort, Seuil, 1999
(prix Jean Freustié 2000)
Romain Gary, le caméléon, Denoël, 2004.
Folio/Gallimard n° 4115, 2006

Pour les enfants

- Les Aventures de Proprette et Schmoutziker*,
Mouche de poche, L'École des loisirs, 1993
Schmoutziker gagne le gros lot,
Neuf de L'École des loisirs, 1994

Myriam Anissimov

Vie et mort
de Samuel Rozowski

roman

DENOËL

*À la mémoire d'Henri Pawlowski, dit Gaston,
FTP MOI torturé et fusillé par les nazis*

*Time that is intolerant
Of the brave and innocent,
And indifferent in a week,
To a beautiful physique,
Worships language and forgives
Everyone by whom it lives ;
Pardons cowardice, conceit,
Lays its honours at their feet.*

(Le temps qui ne supporte/Ni le courageux ni
l'innocent./Et en une semaine indifférent/A la
beauté d'un corps./Vénère la langue et absout/
Quiconque lui donne vie ;/Pardonne lâcheté et
vanité./Et dépose ses hommages à ses pieds.)

WYSTAN HUGH AUDEN

Je dirais qu'au fond, on veut apprendre de ses
parents ce que sera son propre avenir, son propre
vieillessement ; on veut aussi apprendre d'eux l'ul-
time leçon : comment mourir.

JOSEPH BRODSKY

Toute vie humaine est à la fois unique et repré-
sentative ; dans chaque destin individuel, dans
chaque drame personnel se reflète et se module le
drame d'une génération, d'une classe, d'un peuple
et d'une époque.

KLAUS MANN

Amis défunts, vous avez beau jeu d'être morts...

S. YZHAR

Je montai à bord d'un vieux Tupolev à destination de Riga par un après-midi pluvieux et glacé de décembre. La carlingue avait été sommairement enduite d'une sorte de Ripolin jaunâtre censé dissimuler la vétusté de l'appareil.

Assise au premier rang, j'avais devant moi un assez large espace qui séparait la cabine, presque vide, des toilettes et du poste de pilotage. J'avais l'air d'une dame très convenable. En tout cas, soucieuse de la tête aux pieds de son apparence. J'étais, en réalité, le prototype d'une totale conformité avec la mode du moment : manteau Max Mara, tailleur Max Mara, écharpe en cachemire Éric Bompard, blouse de soie ancienne, soustraite au stock de la boutique de friperie que j'avais autrefois exploitée au marché aux puces de Saint-Ouen, escarpins Laure Bassal, collant et slip Wolford, soutien-gorge Aubade — aucun soupçon de corruption ne saurait peser sur moi, la publicité est gratuite ! Je fais mes achats dans un périmètre très restreint situé entre la rue de Grenelle, la rue du Four et la rue de Rennes.

Ainsi vêtue, dissimulée comme un bernard-l'ermite dans sa coquille, je me donnais l'illusion d'une récréation de moi-même grâce aux frusques que je portais ; derrière ces oripeaux, nul ne me voyait telle que je me savais. J'éprouvais une réelle satisfaction et un sentiment d'illusoire sécurité d'avoir pu me payer tout ce luxe. Il m'arrivait d'additionner le prix de chaque chose que je portais pour me persuader que j'avais réussi, que j'avais échappé au destin de *shlemazel*, comme on dit en yiddish, qui m'avait été promis par mon père, dans mon enfance. Un observateur perspicace aurait vite compris que tout cela n'était que de la poudre aux yeux. J'avais la fâcheuse habitude de rogner, avec mes ongles, les peaux de mon pouce consciencieusement, et cette occupation semblait exclusive de toutes les autres. Si je surprénais un regard posé sur moi, ne doutant pas que mon acharnement assassin sur le premier de mes doigts avait attiré l'attention, je dissimulais hâtivement ma main droite dans les profondeurs de ma poche.

Dès que l'on voyage seul, les pensées prennent une sorte d'autonomie, et la conscience balaie librement, sans souci de la chronologie et de l'espace, présent et passé avec l'idée que rien de grave n'en sortira. Ce ne sont, croit-on, que des rêveries destinées à épuiser des heures creuses. Mais bien souvent, sans le savoir d'abord, au gré des images qui se présentent derrière les paupières closes du passager attaché à son siège, c'est une sorte de bilan qui s'établit en dépit de sa volonté initiale.

Ainsi, je croyais avoir enfoui le chaos de mon oisive jeunesse dans le gouffre des souvenirs censurés et dangereux. À part la déplaisante preuve de mon pouce tuméfié (j'avais commencé à le martyriser dans ma quatrième année), je croyais le passé ténébreux bien colmaté ; il y allait de ma survie. Il n'en était rien.

Tandis que l'avion roulait lentement sur la piste, j'aperçus des groupes de lapins fauves ou noirs, au petit derrière blanc, affairés et indifférents au vrombissement des moteurs. En cherchant à m'évader de la peur du décollage, il m'était revenu à l'esprit que Riga était une ville hanséatique, parce que j'avais appris un peu d'allemand pendant mes années d'école ; elles avaient été un supplice pour l'adolescente difficile à cadrer que j'étais. Je dis bien cadrer car, tel un taureau attendant l'estocade, je n'ignorais pas que mes innombrables manquements à la discipline, mon insolence et ma paresse me vaudraient tôt ou tard l'exclusion du lycée. Ma mère avait *in extremis* réussi à me faire admettre dans un autre établissement, le proviseur l'ayant miraculeusement reconnue comme une ancienne élève modèle, en Lorraine, avant la Seconde Guerre mondiale. J'étais ainsi entrée par la porte latérale en milieu d'année et avais été sèchement invitée à ne pas me faire remarquer. Dès les premiers jours, je n'avais rien trouvé de mieux que d'exhiber sur ma table ma carte de membre des Jeunesses communistes, où je n'avais jamais mis les pieds et où je n'irais naturellement jamais. Cependant, aucune admonestation, aucune menace n'eut raison de mes penchants

qui avaient noms fascination pour le théâtre et le cinéma, curiosité envers les hommes. La vraie vie. J'attendais le jour où un grand type que j'imaginai être un poète, ayant la dégaine du jeune Rimbaud, un peintre aussi beau qu'Amedeo Modigliani ou un acteur ténébreux ressemblant à Gérard Philipe, me dévoilerait ce qui m'était formellement interdit. C'était un rêve légèrement décadent, mais prévisible à mon âge.

« Tu as toute ta vie devant toi pour ça. »

J'étais sortie subitement de l'enfance en feuilletant *Spartacus*, un livre de Melvin Howard Fast que maman lisait dans une traduction allemande (c'était une de leurs langues communes avec le yiddish) apportée par mon grand-père Moïshè, scandalisé par la comparution de l'auteur devant le Comité sur les activités anti-américaines du sénateur McCarthy. Une phrase, une seule, avait embrasé mon corps d'adolescente : *Und sie standt nackt vor Spartakus*. « Et elle se tint nue devant Spartacus. » Rien d'autre. C'était cela que j'attendais comme une révélation mystique.

J'avais été sermonnée comme si maman s'était figuré que je ferais bientôt mon entrée dans quelque salon de la bourgeoisie lyonnaise. Une fille dont la réputation n'était pas intacte ne trouverait, répétait-elle à toute occasion, personne pour l'épouser. Sans virginité, pas de robe blanche, pas d'orgue, pas de demoiselles d'honneur. Il y avait du vrai là-dedans, mais les cloisons qui séparaient ceux qui habitaient les beaux quartiers des pouilleux qui nichaient dans les taudis de la Croix-

Rousse étaient si étanches que jamais une pure jeune fille ayant passé les années de sa jeunesse à monter et descendre les escaliers puants de son immeuble une lampe de poche à la main, et qui plus est dépourvue de tout certificat de baptême, ne pouvait espérer glisser fût-ce la pointe de son soulier dans une antichambre lyonnaise fleurant l'eau bénite.

Puis maman, passant du particulier au général, asse-
nait quelques vérités tirées de son observation et de sa
sagesse. Les boutonneux de mon âge n'avaient que
mépris pour celles qui leur cédaient — avec les petits
merdeux maladroits auxquels j'accordais mes faveurs, je
me trouverais bientôt avec un polichinelle dans le tiroir.
Maman n'aurait pas dit « polichinelle dans le tiroir »,
elle avait des lettres. J'avais appris cette expression de la
bouche d'une des innombrables filles venues de la cam-
pagne pour faire chez nous la vaisselle et cirer les par-
quets. Elles disaient aussi se faire refiler un polichinelle
sous le tablier. L'une d'elles, qui avait son lit dans notre
souponne, s'appelait Émilienne et nous distribuait de
furtives taloches — elle disait aussi talmouse — quand
maman avait le dos tourné. C'était l'immédiat après-
guerre. Émilienne fermait les enveloppes destinées à son
amoureux avec de la colle confectionnée par ses soins en
faisant bouillir du riz dans très peu d'eau.

Si j'avais le malheur de me faire engrosser, prophéti-
sait maman, il faudrait trouver un médecin avorteur
clandestin, mais c'était cher, se contenter d'une faiseuse
d'anges et, si les choses tournaient mal, connaître la

honte, risquer la prison, car on ne pouvait exclure l'éventualité d'une dénonciation. Si l'on arrivait aux urgences avec une hémorragie, l'interne tout en installant sa perfusion puis en vous glissant un bassin sous les reins vous cuisinerait pour savoir qui était le responsable de cette boucherie, avant de vous admettre en salle d'opération pour pratiquer un curetage — sale boulot. Et si l'utérus avait été perforé, si l'on en réchappait, on était bon pour voir rappliquer les poulets. Et l'on n'avait pas non plus assez d'argent pour s'offrir le secret et le confort d'une clinique suisse. Le train en première classe, l'anesthésie générale, la convalescence à Veyrier-du-Lac, étaient réservés aux filles de soyeux lyonnais, qui avaient fauté en sortant de la messe. Comme chez ces gens-là on ne parlait pas de la partie du corps située entre la taille et les genoux, la mère n'était informée de la situation que lorsque la demoiselle conduite chez un médecin prétendait en larmes que, lorsque ça s'était produit, elle avait à peine compris ce qui lui arrivait.

Je haussais les épaules, ricanais et passais outre. N'avais-je pas le droit de me brûler les ailes ? Ce que j'entendais par là, je l'ignore. Je croyais voir s'ouvrir à moi toute la liberté du monde. Je ne me figurais pas que les rares et brèves étreintes qui m'avaient valu la qualification de traînée auraient pour épilogue des jours et des nuits hantés par la peur, pendant lesquels j'espérerais de mon corps les signes salvateurs annonçant que le retard n'était qu'une fausse alerte. Le cours de philosophie de Huisman et Vergez, dispensé par un minus-

cule professeur asiatique qui psalmodiait d'une voix nasillarde « toute connaissance est connaissance de quelque chose, écrivez s'il vous plaît », me semblait insipide comparé à l'ampleur de la terreur qui s'emparait de moi à mesure que les jours passaient. En apparence, cependant, rien n'avait changé. Je continuais à porter les blouses réglementaires rose ou bleue, selon la semaine, avec le nom brodé en rouge au point de chaînette en haut et à gauche. Quand la sonnerie annonçait la fin du cours, je me ruais aux toilettes en redoutant d'avoir à payer de ma vie la convoitise avec laquelle j'avais rêvé de connaître la révélation entre les bras d'un homme. Le danger, les escapades en voiture avec un inconnu (comme dans les romans d'Alberto Moravia, comme dans *L'Avventura* de Michelangelo Antonioni), alors que j'aurais dû à cette heure chauffer des éprouvettes sur la flamme d'un bec Bunsen dans le laboratoire de chimie. Un peu plus tard, je venais me faufiler parmi la cohorte des sortantes, dès que la porte du lycée s'ouvrait, rasant les murs afin de n'être pas remarquée par le concierge ou une surveillante, et allais me fondre dans les attroupements des couloirs parmi les sages, les studieuses, les innocentes, avec ma blouse impeccable cachant ma récente indignité. J'en étais fière ; il me semblait que, depuis mes dessous, j'irradiais l'odeur de caresses farouches, de la sueur, du sperme, l'ivresse de l'érotisme. L'usage du Tampax était encore une nouveauté dont la virginité se méfiait, on utilisait les balançoires à minette et, comme ces demoiselles redoutaient

l'usage de l'eau et du savon, dans les couloirs, par temps d'orage, je me souviens que planait une écœurante odeur de sang caillé et noir. Bref, je trouvais mes volutes embaumées plus agréables aux narines délicates que les leurs, j'éprouvais tout à la fois un sentiment de supériorité et la prémonition de ma perte. Tout enivrée de mes exploits, j'étais en même temps obsédée par l'apparition imminente de la mort. J'arpentais les rues obscures et glaciales de Lyon en murmurant *Je suis le ténébreux, le veuf, l'inconsolé, / Le prince d'Aquitaine à la tour abolie : / Ma seule étoile est morte, et mon luth constellé / Porte le soleil noir de la mélancolie...* Au détour d'une venelle mal pavée, sur les pentes de la Croix-Rousse, j'imaginai Gérard de Nerval pendu sous un réverbère, je pensais à Verlaine jaloux tirant sur Rimbaud. Je rêvais d'être comme lui ramenée entre deux agents au domicile maternel après une fugue. Errant dans les ruelles abandonnées et silencieuses du Vieux Lyon, je me répétais *Oisive jeunesse / À tout asservie, / Par délicatesse / J'ai perdu ma vie. / Ah ! que le temps vienne / Où les cœurs s'éprennent.* Accroupie sous la table de la salle à manger, j'écoutais sur un Teppaz qui bousillait les disques des fugues de Jean-Sébastien Bach à la lumière des bougies.

« De la lumière là-dedans, mais qu'est-ce que tu fous sous la table ! Tu es complètement folle ma pauvre fille, c'est tout ce qui me manquait ! Je ne me crève pas assez au travail pour que cette princesse de mes fesses trouve le moyen de foutre le tourne-disque sous la table de la salle à manger ! Est-ce que tu te rends compte que tu

peux mettre le feu à la maison avec les bougies ! C'est le Vinatier ici. » Le Vinatier, ça voulait dire Sainte-Anne en lyonnais, l'endroit où le frère de maman persévérait depuis la Libération dans la schizophrénie. Le chirurgien, pour être sûr que son patient n'en sortirait jamais, avait même pratiqué une lobotomie sur son jeune cerveau. Et après, quel calme !

Je m'asseyais au fond du café qui se trouvait à l'angle de la rue des Marronniers et de la place Antonin-Poncet. On y accédait en descendant quelques marches. C'était une épreuve de traverser la salle sous les yeux des habitués — on disait : des existentialistes — qui me jetaient des regards inquisiteurs. Que vient faire ici cette morveuse ? J'exhibais d'abord une boîte de cigarettes blondes vide oubliée par un de mes éphémères compagnons, posais un bloc de feuilles vierges sur le marbre et, bien en évidence, des livres censés favoriser l'inspiration dont j'étais dépourvue, et peut-être me valoir la considération de la faune qui peuplait jour et nuit la salle enfumée du Caveau. J'espérais que les acteurs du petit théâtre de la rue des Marronniers qui se retrouvaient là, après la représentation, apercevant sur ma table *La Résistible Ascension d'Arturo Ui* et *Écoute mon ami* de Louis Jouvet, viendraient me proposer de me joindre à eux. Un soir, un comédien que j'avais admiré quelques jours plus tôt sur la scène du théâtre des Célestins dans le rôle de Lorenzaccio, descendit les marches, comme sur la scène vêtu de noir, le teint pâle et les yeux étincelants. Je crus défaillir. J'effleurai de la main les feuilles

lugubres et blanches. Puis je me plongeai avec un sentiment désespéré dans les conseils de Jouvét aux acteurs, avide d'y trouver la clef qui me ferait passer de la salle d'un théâtre à la scène. Je réfléchissais sombrement à mon avenir et ne voyais rien. J'étais effrayée par le vide que je sentais en moi. À la maison, on s'inquiétait pour ma santé mentale.

Tout ce que maman avait prophétisé se réalisa, mais j'échappai de justesse au statut de fille perdue exhibant son gros ventre dans les rues de Lyon. Elle dégota l'adresse d'une femme employée au ménage dans un hôpital — une videuse de pots de chambre, comme on disait alors. Elle appartenait à un réseau organisé par un receveur de trolleybus qui lui envoyait les clientes en échange d'un généreux pourcentage (à Lyon, dans les trolleybus — on disait prendre le trolley — il y avait, du côté où l'on montait, une sorte de cabine dans laquelle trônait un caissier portant une casquette à liséré doré auquel on achetait les billets. Faites l'appoint, disait-il. Ensuite, il criait : Allez, avancez vers l'avant, avancez ! tout en appuyant sur le bouton d'une effroyable sonnerie qui donnait la nausée pour signifier qu'il allait fermer les portes).

Le prix de cette boucherie fut convenu, et j'emportai, soigneusement pliés dans une enveloppe, les billets, empruntés par ma mère à ma très pieuse tante. L'avorteuse habitait en dehors de la ville, près de Neuville-sur-Saône dans une clairière surplombant la


Myriam ANISSIMOV

VIE ET MORT DE SAMUEL ROZOWSKI

Myriam Anissimov est née en 1943 dans un camp de réfugiés en Suisse. Elle est l'auteur de plusieurs romans dont *Comment va Rachel ?* (1973), *La Soie et les cendres* (1989), *Sa Majesté la mort* (1999, prix Jean Freustié 2000). Mais aussi de la biographie de Primo Levi (1996, prix Wizo) et de celle de Romain Gary, *Romain Gary, le caméléon* (Denoël, 2003).

Un avion délabré à destination de Riga, capitale de la Lettonie, au milieu des années 90. À son bord, une jeune femme partie rejoindre l'homme qu'elle aime, un chef d'orchestre en tournée. Au fil des heures de vol, la jeune femme se remémore son adolescence rebelle à Lyon, ses rêves d'amour qui lui brûlaient les ailes et surtout son combat en faveur de Samuel Rozowski, jeune Juif condamné pour meurtre. Dans l'atmosphère mafieuse et crépusculaire de la ville lettonne, à mesure qu'elle enquête sur les lieux où plane le souvenir de l'extermination des Juifs, la narratrice revit plus intensément encore le souvenir de Rozowski, de ses parents héros de la résistance juive pendant la guerre et de sa dérive à lui, héritier de l'Holocauste devenu gangster pour venger son peuple. Inspiré d'une des figures les plus controversées de la gauche révolutionnaire des années 60, ce roman allie tendresse et tragique dans une bouleversante quête de mémoire.

DENOËL
www.denoel.fr

B25684.5  01.07
ISBN 978-2-20725684-8
18 €

